

Études littéraires africaines

Écrire pour la presse : un tremplin pour les écrivains ? Le cas de Madagascar

Dominique Ranaivoson



Number 48, 2019

Presse et littérature africaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068434ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068434ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ranaivoson, D. (2019). Écrire pour la presse : un tremplin pour les écrivains ? Le cas de Madagascar. *Études littéraires africaines*, (48), 99–113.
<https://doi.org/10.7202/1068434ar>

Article abstract

In Madagascar, writers are almost always also journalists or even founders of press titles. As such, they write texts belonging to different genres. Literary creation, which often consists of poetry published under a pseudonym, is given a central place in the periodicals they publish. However, the wide circulation of these texts, if immediate, does not necessarily guarantee the recognition of their work. The aim of this paper is to show how the twin career of many writers is dependent on the press and how sole publishing in the press, often ephemeral as a medium, today represents an obstacle to tracing many of the writers' trajectories, thus complicating Madagascar's literary history.

ÉCRIRE POUR LA PRESSE : UN TREMPLIN POUR LES ÉCRIVAINS ? LE CAS DE MADAGASCAR

RÉSUMÉ

À Madagascar, les écrivains sont presque tous en même temps des journalistes, ou même des fondateurs de titres de presse. De fait, ils écrivent dans les périodiques des textes appartenant à divers registres. La création littéraire, souvent d'abord sous la forme poétique et sous pseudonyme, trouve dans leurs colonnes une place privilégiée. Cependant, la large diffusion, si elle est immédiate, n'assure pas toujours pour autant la reconnaissance d'une œuvre. Nous montrons dans cette étude comment la double carrière de nombre d'écrivains passe par la presse et comment ce seul mode de publication, éphémère, est aujourd'hui un obstacle à la reconstitution de nombreuses trajectoires et, partant, d'une histoire littéraire de Madagascar.

Mots-clés : presse – Madagascar – colonisation – culture – francophonie – littérature.

ABSTRACT

In Madagascar, writers are almost always also journalists or even founders of press titles. As such, they write texts belonging to different genres. Literary creation, which often consists of poetry published under a pseudonym, is given a central place in the periodicals they publish. However, the wide circulation of these texts, if immediate, does not necessarily guarantee the recognition of their work. The aim of this paper is to show how the twin career of many writers is dependent on the press and how sole publishing in the press, often ephemeral as a medium, today represents an obstacle to tracing many of the writers' trajectories, thus complicating Madagascar's literary history.

Keywords : the press – Madagascar – colonisation – culture – Francophonie – literature.

À Madagascar, la plupart des écrivains, au sens d'auteurs de volumes publiés, ont aussi signé des articles d'opinion, des poèmes ou des nouvelles dans la presse. Un grand nombre d'entre eux sont même journalistes, voire responsables de presse.

On peut donc considérer que, mieux diffusée que les ouvrages littéraires, la presse a été pour eux une chance en leur permettant

d'accéder à une première visibilité. Cependant, il faut aussi analyser ce que ces collaborations ont engendré d'ambivalences qui ont encore aujourd'hui des conséquences. Outre les contraintes liées aux lignes éditoriales des divers titres, la publication de courts textes en divers lieux a en effet entraîné l'éparpillement de textes qui n'ont pas, à l'époque, été perçus comme les fragments d'une œuvre ni comme les étapes d'une pensée. De plus, le support du journal n'étant pas aussi légitime que les publications en volumes, la plupart des textes ainsi publiés ont disparu ou leurs auteurs ne sont plus identifiables du fait de l'usage généralisé du pseudonyme.

S'en suit, aujourd'hui, une réelle difficulté à reconstituer les trajectoires intellectuelles et les corpus pour une histoire culturelle qui voudrait prendre en compte tous ces acteurs.

Nous évoquerons l'histoire culturelle et littéraire de Madagascar et sa production dans les deux langues (malgache et français), les lieux de rayonnement intellectuel, le poids des acteurs institutionnels afin de discerner si la presse a joué (et joue encore) un rôle dans la visibilité et la promotion de la littérature. Pour ce faire, nous ferons référence aux divers titres consultés dans les fonds d'archives à Madagascar, aux correspondances et carnets d'intellectuels qui furent journalistes et écrivains, à l'histoire littéraire et aux notices biographiques que contiennent les anthologies et, pour la période contemporaine, à nos propres revues de presse. Nous tâcherons, bien que cela soit parfois difficile pour les premières années, de dissocier les revues, aux publics et aux thématiques ciblés, de la presse, diffusée en kiosque à un large public. Ni le cadre de cet article ni l'état de conservation de ces archives ne permettant d'être exhaustif, nous n'aurons pour ambition que d'ouvrir des pistes de réflexion en vue d'une meilleure prise en compte, dans la mesure du possible, de la presse dans la construction de l'histoire littéraire à Madagascar. Il s'agit, grâce à la prise en considération des bribes d'œuvres dispersées dans une presse non légitimée, souvent perdue, de reconstruire l'itinéraire scripturaire, voire intellectuel et politique, d'écrivains dont, dans l'état actuel, les œuvres demeurent incomplètes et les noms, parfois oubliés. L'histoire littéraire que nous voyons comme « en pointillés » pourrait, idéalement, en réarticulant deux mondes dissociés par la critique mais unis dans la réalité, retrouver une cohérence qui alimenterait une histoire culturelle, elle aussi, à construire.

Le contexte culturel de Madagascar

Madagascar, qui fut une colonie française, constitue pourtant une exception à divers titres, dans le cadre de l'Empire et dans celui, aujourd'hui, de la Francophonie. En 1817, des missionnaires anglais¹ (gallois) réussissent à gagner la cour du royaume central de l'Imerina et proposent à son roi Radama I^{er}, en échange de l'abolition de l'esclavage dont il vivait, le titre de roi de l'île entière et de nouvelles compétences. Ils lui offrent de partager leurs connaissances en matière d'artisanat (architecture, menuiserie par exemple) dans le cadre d'écoles qu'ils ouvriraient. Sous la protection du souverain, ils entreprennent alors un travail de collecte et de fixation de la langue de cette région, langue qui est désormais nommée « malgache officiel ». Accompagnés d'autochtones, ils investissent immédiatement les fruits de ce travail dans la traduction de la Bible et dans l'élaboration d'outils pédagogiques. Des recueils de chants, des grammaires et des traductions de l'anglais sont diffusés dans toute la région centrale. Cette activité débordante sera brusquement interrompue par la reine Ranavalona I^{ère}, après un coup d'État en 1828 au cours duquel elle fait éliminer les autres prétendants au trône. Reine toute-puissante mais se sentant menacée, elle entend fermer son île à toute influence extérieure. Dans cette perspective, elle chasse les étrangers, interdit le christianisme et la possession de tout écrit. Lorsqu'elle meurt en 1861, non seulement son plan d'éradication du livre a échoué, mais les Malgaches se sont approprié la foi chrétienne et, avec elle, la sacralisation de l'écrit. La culture écrite tout entière sera durablement légitimée par cette épreuve.

Les premiers titres que l'on peut qualifier de « presse », bien qu'ils soient nommés « revues », paraissent sous la direction de missionnaires anglais revenus à la mort de la reine qui les avait expulsés. Ils visent la diffusion de la langue écrite, du christianisme et d'une culture ouverte sur le monde. Ils font paraître à partir de 1866 la première publication « pensée par ses rédacteurs pour entretenir les rudiments acquis à l'école »², d'après l'historienne Françoise Raison. *Ny Teny Soa Hanalana Andro* (la Bonne Parole pour les loisirs), puis une sorte d'almanach, *The Antananarivo annual and Madagascar magazine : A record of information on the topography and natural productions of Madagascar and the customs, traditions, language*

¹ HUYGHUES-BELROSE (Vincent), *Les Premiers Missionnaires protestants de Madagascar (1795-1827)*. Paris : Inalco-Karthala, 2001, 432 p.

² RAISON-JOURDE (F.), *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle : invention d'une identité chrétienne et construction de l'État*. Paris : Karthala, 1991, 848 p. ; p. 493.

and religious beliefs of this people (l'almanach d'Antananarivo et de Madagascar : reportages sur la géographie et les productions de Madagascar et sur les coutumes, langues et croyances de son peuple), comportent des rubriques consacrées à la littérature, d'autres consacrées aux voyages, ainsi que des articles visant à développer la curiosité. D'autres titres, destinés à la jeunesse ceux-là, paraissent en malgache, comme *Sakaizan'ny ankizy madinika* (l'ami des petits enfants) et *Sakaizan'ny tanora* (l'ami des jeunes) ; puis, à partir de 1874, les catholiques publient *Ny Resaka* (la conversation). Lancée en 1877 par les Anglais Toy et Cousins, la revue trimestrielle *Ny Mpanolo-tsaina* (le conseiller) aborde des sujets plus difficiles, comme l'économie politique³. Le *Madagascar Times* paraît en anglais entre 1882 et 1890⁴ mais le journal de la reine, *Gazety malagasy* (journal malgache), est publié à partir de 1883 en malgache comme celui de la Résidence française, *Ny Malagasy* (1887-1893)⁵.

Le premier journal laïc, *Ny Gazety malagasy*, publié par le médecin missionnaire anglais Davidson⁶, n'est qu'éphémère (1875-1876) car le gouvernement royal malgache n'en supporte pas les critiques. Il en reprend le titre en 1883 pour diffuser ses propres vues. Enfin, dès les années 1890, une presse se développe sur les Côtes, mais elle est écrite en français par et pour les commerçants et reste au service de la colonisation et de la vie économique⁷. Au Nord, à Diego, paraissent *L'Avenir de Diego-Suarez* (1893) et *Le Clairon* (1893) avant que le militant de gauche Jean Ralaimongo n'y fonde *L'Opinion* en 1927. À l'Est, à Tamatave, *La Cloche* est lancée en 1880 et l'hebdomadaire culturel *Dia volan'i Boina* (la Parole du Boina) paraît à Majunga, capitale de la région du Boina, fin 1933.

Cette première période que nous qualifierons *a posteriori* de pré-coloniale a permis de former un milieu de Malgaches lettrés, bilingues anglais / malgache, habitués à écrire en malgache de la poésie

³ RAISON-JOURDE (F.), *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 532, note 5.

⁴ RABEARIMANANA (L.), *La Presse d'opinion à Madagascar de 1947 à 1956*. Antananarivo : Librairie mixte, 1980, 318 p. ; p. 21, note 6.

⁵ RABEARIMANANA (L.), *La Presse d'opinion à Madagascar de 1947 à 1956*, *op. cit.*, p. 24.

⁶ « Janvier 1866 – janvier 2016 : la presse malgache a 150 ans », sur le site de la Communauté chrétienne malgache au Benelux : http://www.mkmb.be/article.php?id_article=744 (mis en ligne le 26-01-2016 ; consulté le 08-11-2018) ; RAISON-JOURDE (F.), *Bible et pouvoir à Madagascar au XIX^e siècle...*, *op. cit.*, p. 649.

⁷ REUTT (Suzanne), « Histoire : la presse à Madagascar et à Diego Suarez », *La Tribune de Diego et du Nord de Madagascar* : <https://latribune.cyber-diego.com/histoire/1035-histoire-la-presse-a-madagascar-et-a-diego-suarez.html> (mis en ligne le 26-08-2013 ; consulté le 08-11-2018).

(les cantiques), des articles relevant de l'ethnologie ainsi que des relations de voyage, de la théologie et de l'histoire. Ils sont souvent chrétiens, protestants et issus de la noblesse de l'Imerina.

La conquête française de 1896 vient bouleverser cette société et ses réseaux culturels. Le général Galliéni, Gouverneur Général de 1896 à 1905, impose l'usage de la langue française et fonde l'Académie malgache (1902), dont les communications sont rassemblées dans des volumes interdisciplinaires. Le successeur de Galliéni, Augagneur, franc-maçon, va poursuivre la « francisation » du pays en accentuant la lutte contre les Églises, dans lesquelles il voit un foyer de concurrence spirituelle, culturelle, linguistique et politique. Pourtant, en dépit de l'instauration de lois restrictives et d'une surveillance étroite qui peut aller jusqu'à l'interdiction de publication, les autorités coloniales laissent se développer une presse qui devient le principal vecteur de la ligne officielle coloniale, mais qui est aussi le support d'une production littéraire locale foisonnante, surtout quand le débat politique devient dangereux. Cette presse locale se scinde en deux ensembles en fonction de la langue employée : les journaux francophones n'accueillent que peu d'écrivains malgaches, et essentiellement des poètes, tandis que les journaux malgachophones sont entièrement aux mains des nationaux qui publient, la plupart du temps sous pseudonyme, aussi bien des articles que des poèmes, des articles de fond ou des nouvelles.

Aujourd'hui, presque 60 ans après l'indépendance, cette articulation linguistique existe toujours ; la production est toutefois plus centralisée dans la capitale Antananarivo qu'autrefois. Les journaux continuent d'accueillir une production littéraire en mal d'édition dans une société où la population de plus en plus pauvre est dirigée par une élite peu intéressée par la culture.

La presse, un premier lieu de visibilité

Les collaborateurs malgaches des missionnaires anglais sont d'abord des passeurs ; ils expliquent, traduisent les articles anglais en malgache et enseignent le malgache aux étrangers. Ensuite, on leur demande de composer des poèmes (qui, mis en musique, constitueront les premiers cantiques locaux⁸) et de fournir de la matière pour une production de culture générale et d'édification (les deux sont mêlés). Ce sont les héritiers de cette élite *merina* qui vont se

⁸ RABETAFIKA (Yvette), « L'influence anglaise sur les cantiques protestants malgaches », *Annales de l'Université de Madagascar. Série Lettres et Sciences Humaines*, (Antananarivo), vol. 12, 1971, p. 9-25.

mettre à écrire et à publier dans une presse chrétienne malgache qui était très bien diffusée par le réseau des institutions (temples et écoles), et dans laquelle les écrivains jouent dès le départ un rôle majeur. Par exemple, Rajonah (dit Tselatra, 1863-1931), ancien secrétaire de la reine et dramaturge prolifique, a commencé par publier des poèmes en malgache en 1897 dans le journal pour enfant *Ohabolanan' ny Tanora* (proverbes pour la jeunesse). Il est aussi le rédacteur du journal officiel *Vaovao frantsay* (nouvelles françaises) et réussit à y présenter la littérature traditionnelle malgache avec des articles sur les *hain-teny* et les proverbes. Il mène de front sa carrière de journaliste et sa trajectoire d'écrivain, qui commence avec la poésie et prend son plein essor avec 60 pièces de théâtre qui lui apporteront la notoriété.

La presse, de par sa proximité, sa souplesse et la modestie de ses formats, sera en tous temps le meilleur lieu pour commencer une carrière littéraire. Le journaliste et poète Paul Abraham (1926-2012), dont le nom de plume est Elulharo Abraham, témoignait en 2009 du fait que la presse était « le principal lieu de la diffusion »⁹ de l'expression littéraire en français et, peut-on ajouter, en malgache. Hormis le théâtre, tous les genres littéraires sont présents dans les journaux : la poésie d'abord, le roman en feuilleton, la nouvelle, l'essai sous la forme de critique, les proverbes.

Pratiquement tous les écrivains ont commencé par publier des poèmes dans des journaux, non seulement pour y exprimer des sentiments mais aussi pour aborder des sujets de société (l'incendie du palais de la reine en 1995, des élections, l'anniversaire de la mort d'un écrivain...). Les personnalités très respectées de Dox (Salomon Razakandrana, 1913-1978) et de Rado (Georges Andriamanantena, 1922-2008) restent les modèles d'artistes impliqués dans la société.

Outre les poèmes, la majorité des journaux publient un feuilleton, parfois en lui accordant une très grande place : ce feuilleton peut être un extrait de romans publiés localement mais épuisés, ou publiés à l'étranger et trop chers ou introuvables. Ces diverses situations expliquent les publications récentes, en feuilletons dans *L'Express*, d'*Ilay kintana* d'Idealy-Soa (Paul Rapatsalahy) en 2002¹⁰, de *Région inhabitée* de Robert Mallet¹¹ en 2003, du *Rendez-vous au*

⁹ « Entretien », in : RANAIVOSON (Dominique), *Dox : écrivain et musicien à Madagascar*. Paris : Sépia, 2009, 102 p. ; p. 26.

¹⁰ IDEALY-SOA, *Ilay kintana*. Antananarivo : EdisionaTakariva, 1998, 199 p.

¹¹ MALLET (Robert), *Région inhabitée*. Paris : Gallimard, 1964, 207 p.

Capricorne de R.W. Rabemananjara¹² en 2001, du polar *Le Casse des affreux* de Jean Zerlauth¹³ en 2001, et en 2015 d'*Au-delà des rizières* de Naivo¹⁴.

Plus adaptée à la presse que le roman et les autres genres longs, la nouvelle malgache est le genre de prédilection des écrivains, qui publient souvent dans plusieurs périodiques à la fois. Citons par exemple Auguste Rajon (Rajaonarivelo, 1890-1957), dont un seul roman, *Bina* (toujours diffusé aujourd'hui), a été publié en 1933 puis réédité en 1971, mais qui est l'auteur de poèmes, de pièces de théâtre, de romans policiers, d'histoires pour la jeunesse, et de très nombreuses nouvelles parues dans divers journaux. Il n'est donc pas exagéré de dire que la presse est véritablement le premier lieu de visibilité pour les écrivains et qu'elle les fabrique. Elle demeure aussi la première tribune où exprimer ses opinions. Écrire dans la presse offre ainsi visibilité et légitimation.

Une instance de légitimation limitée mais réelle

Dans un contexte éditorial peu développé et dans un pays où le niveau scolaire général reste très faible, la présence dans la presse confère d'emblée aux écrivains une aura locale. Le média « journal » vient authentifier la présence dans la société d'une production qui, sans lui, resterait dans des groupes restreints (associations de poètes), et lui assure une diffusion sans égale.

L'Association des Journalistes et Écrivains de Madagascar, fondée en 1932 (et qui eut un temps le poète Rabearivelo comme secrétaire général¹⁵), fut un lieu où se mêlaient monde de la presse et de la littérature. Son pouvoir de légitimation était très important et le devint encore davantage lorsqu'elle organisa en 1933 un concours des « Belles-Lettres ». Elle joua aussi un rôle de découvreur de talents quand, en 1934, avec son équipe également représentée dans le journal *Ny Fandrosoam-Baovao* (le porteur de nouvelles), elle lança des appels aux poètes. Rabearivelo, qui faisait partie de son comité de rédaction, écrit ainsi au candidat retenu :

¹² RABEMANANJARA (Raymond William), *Rendez-vous au Capricorne*. Antananarivo : Printy-Lobataona, 1962, 168 p. Cet ouvrage sera également publié chez l'Harmattan en 1990.

¹³ ZERLAUTH (Jean), *Le Casse des affreux*. Sainte-Clotilde : Éditions Orphie, 1996, 93 p.

¹⁴ NAIVO, *Au-delà des rizières*. Saint-Maur-des-Fossés : Sépia, 2012, 350 p.

¹⁵ Sa lettre de démission de ce poste, non datée, est publiée dans : RABEARIVELO (Jean-Joseph), *Œuvres complètes*. Tome 1. Paris : CNRS éditions, coll. Planète libre, n°2, 2010, 1273 p. ; p. 1155.

À la suite de la toute récente répartition des rubriques de *Fandrosoam-Baovao*, nous nous voyons, Ny Avana, Rajoelisololo et moi-même, chargés d'organiser celle concernant « la littérature pure ». Dans un grand dossier rempli de textes et de poèmes, nous en avons trouvé deux ou trois tout à fait étonnants [...] Vous en êtes l'auteur ¹⁶.

Dans ses carnets, il précise le contexte de cette initiative :

Pour la première fois, nous nous occupions sérieusement du *Fandrosoam-Baovao*. Nous en fûmes divinement récompensés par la beauté de notre mission et les multiples découvertes lyriques dont elle sourit [*sic*]. D'un énorme dossier de vers insipides – de partout venus pour notre journal – Ramanantoanina [Ny Avana], notre hôte [Rajoelisololo] et moi ne tardâmes pas, en effet, à distinguer quelque chose ; en l'espèce, trois poèmes en vers libres si merveilleux et si heureux qu'ils nous procurèrent une joie d'enfant. C'était là, et nous en eûmes tôt l'assurance, les premiers fruits de notre action ¹⁷.

En outre, Rabearivelo publie des portraits de poètes malgaches, mauriciens ou français, contribuant ainsi à les faire connaître au lectorat des journaux locaux. Le mécanisme continue aujourd'hui de jouer si bien que les écrivains qui ont déjà accédé à la légitimité par des publications locales ou étrangères acceptent encore de signer des colonnes d'éditoriaux ou des entretiens dans la presse. La journaliste puis romancière Michèle Rakotoson, redevenue journaliste à son retour de France, après avoir signé des chroniques dans les journaux *L'Express* et *L'Hebdo de Madagascar*, les a rassemblées en volume en 2015 sous le titre de *Madame à la campagne* ¹⁸, en profitant de l'audience acquise grâce à la presse.

Les liens entre presse et littérature prennent ici la forme d'interactions et de promotions réciproques. Cependant, dans une société où l'espace dédié à la confrontation d'idées est quasi inexistant, la presse reste peut-être avant tout le principal lieu de débats.

¹⁶ Lettre du 20 juin 1934, écrite en malgache. Publiée dans : RABEARIVELLO (J.-J.), *Œuvres complètes*. Tome 1, *op. cit.*, p. 1131-1132.

¹⁷ « Les calepins bleus » au 6 juin 1934 ; in : RABEARIVELLO (J.-J.), *Œuvres complètes*. Tome 1, *op. cit.*, p. 524-525.

¹⁸ RAKOTOSON (M.), *Madame à la campagne*. La Réunion : Dodo vole, 2015, 88 p.

La presse comme plate-forme intellectuelle

La presse est le lieu privilégié pour diffuser des échanges et alimenter des controverses dans la mesure où le contexte politique le permet, ce qui n'est pas la norme dans un pays qui n'a connu que des régimes autoritaires (royauté, colonie, régimes présidentiels forts).

C'est là que s'opposent croyants et francs-maçons en 1907, partisans de la tradition et adeptes de l'occidentalisation dans les années 1930, nationalistes et fidèles à la colonisation en 1947, soutiens et adversaires des divers régimes. Et ce, d'autant plus que les opposants aux pouvoirs politiques ou institutionnels peuvent à juste titre craindre l'arrestation, l'éloignement ou la simple mise à l'écart, et que les éditeurs ne se risquent que rarement à publier des essais.

Ce sont, par exemple, des articles de tendance nationaliste du pasteur Ravelojaona (1879-1956), publiés dans divers organes¹⁹ dont *Fitarikandro* et *Ny Mpanolotsaina* qui furent interdits par la suite, qui alimentèrent les réseaux clandestins nationalistes VVS entre 1913 et 1915. Ce mouvement rassemblait des intellectuels dont bon nombre étaient journalistes : Ulysse Ramaholimihaso (1891-1968) écrivait dans le journal *Basivava* (le bavard) de son ami Stella (Anfrianjafitrimo), de même que Ny Avana, Ramangamalefaka (1886-1938) et d'autres comme Dondavita (1880-1936), tous poètes. Arrêtés à Noël 1916 et déportés pendant cinq ans, ils ont vu leurs journaux interdits mais ils ont repris leur activité de journalistes à leur libération en 1922, en investissant davantage le poétique que le politique, du moins apparemment, selon une lecture au premier degré.

À partir des années 1920, les luttes politiques sont féroces entre une gauche minoritaire où des journalistes communistes mènent des combats violents et les partisans d'une société plus résiliente où Malgaches et Français vivraient sous une autorité coloniale acceptée ou, à tout le moins, supportée, si ce n'est utilisée. Ainsi, en 1932, *Le Colonial et le Malagasy*, dirigé par Marcel Ranaivo, annonce dans sa première livraison : « Le but de ce nouveau journal le voici : combattre imposteurs et tartuffes, assainir la presse madécasse²⁰ [...] aider de notre voix le gouvernement de l'île [...] ne pas faire partie du syndicat actuel »²¹. En haut de la première page, il y va de cette exhortation : « Malgaches, quand vous l'aurez lu, glissez-le

¹⁹ RABEARIMANANA (L.), *La Presse d'opinion à Madagascar de 1947 à 1956*, op. cit., p. 45, note 1, et p. 51.

²⁰ Adjectif utilisé pour « malgache ».

²¹ L'Amicale des Journalistes de Madagascar est fondée en 1932.

sous la porte d'un Vazaha²². Vazaha, quand vous l'aurez lu, glissez-le sous la porte d'un Malgache »²³. À l'opposé du spectre, le journal *L'Aurore*, fondé en 1929 par Paul Dussac, proteste vigoureusement en 1933 contre l'emprisonnement des contestataires du régime colonial²⁴.

Dans ces conditions, les opinions politiques doivent rester discrètes et la littérature, surtout la poésie, est fortement encodée par l'usage d'images ayant valeur de symboles. Paraissent de très nombreux poèmes aux accents souvent nostalgiques car, au-delà de l'affichage d'un sentimentalisme personnel réel mais que l'on fait passer comme consubstantiel à la personnalité malgache, ces références aux temps anciens et aux rois qui régnaient alors sur des royaumes indépendants sont de plus en plus interprétées par les Malgaches comme un appel lancinant et masqué à retrouver cette indépendance perdue. L'hebdomadaire protestant *Dia volana* (la lune) publie ainsi à partir de 1924 une multitude de poèmes sous pseudonymes ainsi que des articles sur l'histoire des rois, des romans en feuilletons et le compte rendu des conférences données par le pasteur nationaliste Ravelojaona. Ce dernier, tout en publiant de très nombreux articles de diverses natures dans plusieurs organes de presse, fonde son propre journal : *Ny Fiaianana* (la vie) en 1928 puis, avec le journaliste Gabriel Razafintsalama, *Ny Fandrosoam-Baovao* qui deviendra une véritable tribune. C'est dans ce journal que les trois poètes Jean-Joseph Rabearivelo, Charles Rajoeliso et Ny Avana Ramanantoanina lancent en 1931 des appels pour retrouver les richesses du patrimoine malgache qu'ils estiment dangereusement oubliées. Rabearivelo le qualifie de « pro-moderne »²⁵ et son trio y publie en 1934 le bilan de ce que Claire Riffard nomme leur « chantier poétique »²⁶.

Quelques années plus tard, en 1946, le journaliste et poète Élie-Charles Abraham prend la direction du nouveau *L'Île australe*, et annonce la position de son équipe : ils sont des « intellectuels chrétiens malgaches »²⁷.

²² Le sens littéral est « étranger » mais, dans ce contexte, il désigne les Français.

²³ *Le Colonial et Malagasy*, n°1, dimanche 10 janv. 1932. Archives nationales de Madagascar.

²⁴ *L'Aurore malgache*, janv. 1933. Archives nationales de Madagascar.

²⁵ Lettre en date du 27 févr. 1932. RABEARIVELO (J.-J.), *Œuvres complètes*. Tome 1, *op. cit.*, p. 1106.

²⁶ RIFFARD (Claire), « Les débuts de la poésie écrite en langue malgache », *Études océan Indien*, n°40-41, 2008 : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1391> (mis en ligne le 19-03-2013 ; consulté le 02-03-2018).

²⁷ *L'Île australe*, n°1, mardi 19 févr. 1946. Archives nationales de Madagascar.

La presse constitue ainsi l'un des rares espaces pour une vie intellectuelle stimulée par des Malgaches rompus à l'écriture, à la poésie, aux messages exprimés à mots couverts et nourris par les débats et les prises de position extérieurs à l'île. Cependant, certains des usages qui en sont faits vont paradoxalement constituer, à long terme, des freins à la visibilité d'œuvres largement diffusées sur le moment.

Un lieu marqué et marquant à subvertir

Chaque publication est organisée en fonction d'une ligne éditoriale fixée par le comité de rédaction. Qu'elle soit religieuse, politique, corporatiste ou thématique, affichée ou non, elle garantit la cohésion des textes autant qu'elle permet au lectorat d'identifier le périodique dans le champ éditorial. Les écrivains se trouvent ainsi engagés, malgré eux parfois, par les choix des équipes de rédaction qui les accueillent, propulsés par elles avec les avantages et les risques inhérents à ce marquage. Certains font fi de cette charte rédactionnelle et publient indistinctement dans des revues aux lignes divergentes, mais alors ils contribuent à un brouillage de leur positionnement et de leurs identités puisqu'ils utilisent des pseudonymes. Par exemple, le poète Rakotonindrina Charles-Victor (1923-2004) publie sous les pseudonymes de Bruno Rahaingo ou Nirhy-Lanto (et d'autres encore) dans des quotidiens proches du pouvoir comme *Midi-Madagascar*, *Madagascar Matin* aussi bien que dans *Hita sy Re* (vu et entendu), l'organe du parti marxiste AKFM auquel il n'a pas adhéré²⁸. Le pasteur Gabriel Rajaonah (1895-1972)²⁹, à la fois linguiste, philosophe, historien et auteur d'une encyclopédie, publie des articles aussi bien sur l'économie que sur les arts, les sports ou l'agriculture dans de nombreux organes de presse.

Cependant, pour l'écrivain qui se sent limité par le positionnement des journaux, la solution radicale est de fonder soi-même un organe de presse. Le premier journal indépendant des Églises comme du pouvoir politique est ainsi fondé par le poète anglophone Édouard Andrianjafitrimo, dit Stella (1881-1951), qui est musicien et photographe en même temps que comptable. Il fonde d'abord *Ny*

²⁸ RAMAMONJISOA (Nirhy-Lanto), « Regards sur des pensées écrites : trois poètes malgaches engagés au XX^e siècle », in : GUEUNIER (Noël), RAHARINJANAHAARY (Solo), dir., *Raki-pendihinana* [mélanges]. Madagascar : Université de Tuléar, 1998, 522 p. ; p. 326.

²⁹ RAZARIELISOA (Marguerite), « Gabriel Rajonah (1895-1972), homme de lettres, essayiste à la croisée de plusieurs cultures », *Études océan Indien*, n 40-41, 2008 : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1397> (mis en ligne le 19-03-2013 ; consulté le 8-11-2018).

Basivava en 1906, puis *Loharano* (la source) en 1914 et *Sakafontsaina* (nourriture pour la pensée) en 1926, dans lesquels il publie des poèmes et des sketches qui sont à l'origine du théâtre dit « classique » comme les pièces de Gabriel Rajaonah. Justin Rainizanabololona, dit Jupiter (1861-1938), un ancien secrétaire du Premier ministre de la reine devenu fonctionnaire de la colonie puis contestataire dans le VVS³⁰ en 1913, poète et historien, lance successivement deux journaux : *Ny Lakolosy volamena* (la cloche d'or) en 1910, puis *Madagasikara vaovao* (un nouveau Madagascar) en 1937³¹. Le romancier Paul Rapatsalahy, connu sous son pseudonyme d'Idealy-Soa, fonde en 1933 avec Émile Parson le journal *Takariva* (crépuscule), dans lequel il publie ses romans en feuilletons avant de les éditer lui-même en volumes avec grand succès puisqu'on compte 64 titres. Paul Abraham fonde, avec d'autres, le quotidien *Isa-maraina* (chaque matin) en 1955, *Hehy* (rire) en 1958, puis la revue littéraire *Fampitaha* (alternatives) avec son frère Élie Charles en 1959³². Le poète et journaliste Fredy Rajaofera (1902-1968), après avoir publié dans de nombreux journaux, devient le responsable du *Courrier de Madagascar*. Sa femme fonde *Midi-Madagascar* en 1983, l'un des plus gros tirages de la presse quotidienne actuelle, où sont publiés des concours d'écriture ainsi que des textes en souvenir de lui, alors même que son œuvre n'est pas publiée.

Charles Rajoelisololo, cofondateur en 1931 du journal *Ny Fandrosoam-baovao* avec Gabriel Razafintsalama, explique la création de cette entreprise par un constat : « les Malgaches ne sont pas encore avides de savoir ». L'historienne de la presse Lucile Rabearimanana qualifie ce journal qui parut jusqu'en 1959 de « tribune pour les écrivains malgaches »³³. C'est que les responsables, polygraphes eux-mêmes³⁴, ne s'embarrassent pas de frontières disciplinaires ou génériques, et ouvrent leurs colonnes aussi bien à des poètes qu'à des hommes d'affaires ou à des responsables religieux ou politiques

³⁰ Le mouvement nationaliste secret *Vy, Vato, Sakelika* (fer, pierre, ramifications), fondé en 1913, rassembla des intellectuels (journalistes, hommes d'Église, médecins) à Antananarivo. Nombre d'entre eux furent arrêtés en 1916 puis déportés jusqu'en 1922.

³¹ RAMAMONJISOA (N.-L.), « Regards sur des pensées écrites... », *art. cit.*, p. 323.

³² Entretien avec RANAIVOSON (D.), dans *Dox, écrivain et musicien à Madagascar*, *op. cit.*, p. 27.

³³ RABEARIMANANA (L.), « Un grand journal d'opinion malgache : *Ny Fandrosoam-Baovao* (1931-1959) », *Omaly sy Anio*, (Antananarivo), n°9, 1979, p. 8-9.

³⁴ Charles Rajoelisololo, pasteur et homme d'affaires, est l'auteur de romans, de manuels de malgache et d'ouvrage d'histoire.

qui traitent de sujets des plus divers et signent aussi des articles dans d'autres périodiques³⁵.

De tels journaux où les disciplines se côtoient cherchent à entretenir la curiosité des lecteurs et à les ouvrir sur le monde. Cependant, ce dynamisme de la presse se fait au détriment des livres et, s'il sert la littérature et les écrivains en leur offrant une visibilité immédiate, il constitue pourtant un frein à long terme pour l'histoire culturelle et littéraire.

Les difficultés pour l'histoire littéraire

Depuis les origines et de manière quasi systématique quand ils « entrent en littérature », les écrivains malgaches utilisent des pseudonymes. Par prudence certes quand ils vont à l'encontre du pouvoir, mais aussi par coquetterie, pour se construire une identité de plume, par stratégie quand ils passent d'un titre à l'autre ou d'un genre littéraire à d'autres, ou encore dans le souci de maintenir disjoints divers domaines de leur vie. On a découvert ainsi à sa mort que le très sérieux responsable politique et grand chancelier Étienne Ralitera (1938-2017) écrivait et jouait des pièces de théâtre radio-phoniques comiques sous le pseudonyme de Raety et Benoît³⁶. Le général Ramakavelo, en fonction aux armées durant toute la seconde République (1975-1991), publie ses poèmes sous le pseudonyme de Madera. À ces raisons politiques s'ajoutent des postures d'écrivains qui, en ayant « un nom en littérature » selon les termes de Rabearivelo³⁷, cherchent à créer un personnage comptant sur l'échiquier éditorial et distinct de la personne privée. Cet usage est si fréquent que les auteurs de bien des textes ne sont désormais plus identifiables et qu'il est quasi impossible de retracer leur trajectoire ainsi que d'établir la liste de leurs productions.

Une autre difficulté est la dispersion des textes et le devenir des archives de presse. Alors que presque tous les écrivains commencent à publier dans la presse ou prennent des responsabilités dans ce secteur essentiel à la vie intellectuelle, quand ils accèdent à une certaine renommée, ils négligent de se référer à ces débuts moins prestigieux

³⁵ Il est collaborateur du *Sakaizan'ny tanora* (1923-1940), rédacteur du *Ranovelona* (1930-1935) puis de *Androany* (aujourd'hui) (1950).

³⁶ RANAIVOSON (Garry Fabrice), « Décès d'Étienne Ralitera : disparition d'un grand serviteur de l'État », *L'Express de Madagascar* : <https://www.lexpressmada.com/31/10/2017/deces-detienne-ralitera-disparition-dun-grand-serviteur-de-letat> (mis en ligne le 31-10-2017 ; consulté le 8-11-2017).

³⁷ Il le dit à propos de Ramaholimihaso, dans RABEARIVÉLO (J.-J.), *Œuvres complètes*. Tome 1, *op. cit.*, p. 1132, note 2.

car moins pérennes. Comme si, une fois l'étape de la publication atteinte, la presse n'était plus qu'un préambule presque honteux, malgré son caractère incontournable. Ce dédain a pour conséquence que les écrivains eux-mêmes ne prennent pas la peine de constituer des archives. Il faut signaler l'exception, qui relève quasiment du miracle, de Rabearivelo dont les archives retrouvées permirent l'édition de ses œuvres complètes soixante-seize ans après sa mort³⁸. Les descendants des écrivains sont, pour la quasi-totalité d'entre eux, dans une curieuse situation qui fait d'eux de fiers héritiers de producteurs d'œuvres perdues, épuisées, dispersées, auxquelles ils n'ont pas accès. À cela, il faut déplorer le désintérêt complet pour ce qui est assimilé à un passé révolu. C'est cette absence de notion de patrimonialisation qui a conduit les manifestants à mettre le feu à des lieux de la capitale contenant des archives lors de divers soulèvements : l'hôtel de ville en 1972, le palais du Premier ministre (Andafiavaratra) en 1976, celui du palais de la reine (Rova) en 1995, ou encore les archives de la radio et de la télévision en 2009. Ailleurs, les changements de locaux ou de propriétaires, la vétusté des lieux ou au contraire leur réaménagement ont conduit à la disparition, en premier lieu, de la presse. Seuls les sièges des missions échappent en partie à cette situation.

La conséquence est qu'il est impossible de reconstituer la trajectoire de nombre d'écrivains et, *a fortiori*, de publier leurs œuvres complètes. La référence en termes d'histoire littéraire reste l'anthologie en malgache de Siméon Rajaona³⁹, publiée en 1963, quand, au lendemain de l'indépendance, il voulait promouvoir la réappropriation culturelle et susciter l'admiration des lecteurs pour des intellectuels malgaches. Mais même ce chercheur parfaitement intégré à la société où vivent les descendants des écrivains ne peut fournir de notices précises et a recours aux points de suspension pour dire qu'un auteur a publié dans de nombreux journaux ou a emprunté divers pseudonymes⁴⁰. À l'inverse, les auteurs de très nombreux textes des journaux restant non identifiés, cette production ne peut être que très sommairement intégrée dans l'histoire littéraire. Enfin, les articles de presse d'opinion, qui pourraient être rassemblés par thématiques et faire apparaître les débats qui traversent la

³⁸ RABEARIVELLO (J.-J.), *Œuvres complètes*. Tome 1, *op. cit.*, et tome 2 : *Le poète, le narrateur, le dramaturge, le critique, le passeur de langues, l'historien*. Paris : CNRS éditions, coll. Planète libre, n°3, 2012, 1792 p.

³⁹ RAJAONA (S.), *Takelaka notsongaina* [Morceaux choisis]. Tomes 1 et 2, Fianarantsoa : Ambozontany, 1963 ; rééd. 2000, 200 p. et 478 p.

⁴⁰ RAJAONA (S.), *Takelaka notsongaina*, *op. cit.*

société, ne sont jamais publiés en volumes, si bien que la perception actuelle de l'histoire culturelle ne peut être que biaisée. Le chercheur qui tente de dépasser les itinéraires personnels pour retracer les contours d'une vie culturelle qui a compté et compte encore de nombreux talents se trouve, d'une part, face à une production dont les auteurs ne sont plus identifiés, et, d'autre part, face à des écrivains dont il est impossible de rassembler l'ensemble de la production.

Une histoire littéraire en pointillés

Dans un champ littéraire très étroit et une société où le lectorat doté d'assez de moyens culturels et économiques pour lire se réduit au fil des décennies, la presse malgache reste, comme tout au long de son histoire, le premier espace de publication des écrivains. Elle accueille toujours sans réserve la poésie, avec plus de difficultés les textes d'opinion, et toujours aussi peu les exposés théoriques. Si elle fut un espace de débats, un lieu où pratiquer l'interdisciplinarité, où convergèrent des informations venues de l'extérieur, elle semble aujourd'hui avoir perdu ce rôle qui pourrait revenir aux jeunes revues paraissant à l'étranger, comme *Tsara soratra*, *Lettres de Lémurie* et *Indigo*, lesquelles sont publiées aux États-Unis, en France et à La Réunion et ont pris la succession de *Lémuria* et de *Point d'orgue* qui avaient paru à La Réunion dans les années 1990. Les écrivains et les intellectuels, après avoir été presque tous journalistes, semblent désormais se retirer d'un milieu local où ils ne jouissent plus de considération et redéployer leurs efforts dans des réseaux diasporiques et transnationaux.

Le fourmillement de cette vie éditoriale passée, le jeu des pseudonymes parfois non élucidés, le cloisonnement des secteurs d'activité et la discrétion des responsables, l'absence d'archivage et de travaux de synthèse de nombreuses œuvres rendent très problématique une histoire littéraire et, plus largement, culturelle, de Madagascar. Si une telle histoire commence dans la presse et se développe grâce à ce support de publication dans le temps court, elle devient difficile à réaliser en partie à cause de ce dernier.

■ Dominique RANAIVOSON ⁴¹

⁴¹ Écritures EA 3943, Université de Lorraine.